



Rome, piazza del Popolo, vingt-six ans plus tôt

Il l'aperçoit à la terrasse du Caffè Rosati et c'est l'été, bien qu'on soit en avril. Elle est seule devant un *espresso*. Il n'aime plus dormir depuis qu'ils sont ensemble, parce qu'ils sont séparés lorsqu'il rêve. Elle a littéralement kidnappé son cœur. Ce jour-là, elle porte une robe orange, sa couleur favorite – il voit la vie en orange désormais. Elle entoure sa tasse de ses mains d'un geste si sensuel qu'il envie la porcelaine.

La terrasse est bondée, les autres clients deviennent flous, s'effacent devant sa beauté. Elle a croisé ses longues jambes, ses cheveux sont ébouriffés. Il a une chance inouïe : elle l'aime ! Il a eu l'audace de la demander en mariage, d'oser le bonheur avec elle. La semaine dernière, il l'a épousée, ils n'ont pas encore déballé les cadeaux. Ils devront remercier le *zio* Peppe pour l'horrible lampe et la *zia* Maria pour l'affreux tableau qu'il faudra accrocher quand elle viendra les voir. Désormais, il se réveillera tous les matins à côté d'elle. Comment aura-t-il la force de s'arracher à ses bras pour partir travailler ?

Il est debout devant la Chiesa degli Artisti, l'église des artistes. Elle lève la tête, elle l'aperçoit, et son sourire le réchauffe. Il a des papillons dans le ventre, l'impression qu'il est allongé sur la plage de Mastino à Fregene, qu'il dore au soleil de la Méditerranée. Leur existence commune sera ainsi, ensoleillée et joyeuse. Elle tiendra du prodige, parce qu'elle est sa femme, qu'ils portent désormais des alliances gravées à leurs initiales.

Elle lève la main pour lui faire signe, son anneau capte la lumière. Encore trois mètres et il va l'êtreindre. Il est trop tôt pour boire du prosecco, ils se rattraperont tout à l'heure : c'est son anniversaire, il espère qu'elle aimera la surprise qu'il lui a préparée. Ils vont retrouver des amis pour dîner, il préférerait naviguer avec elle au creux de ses draps.

Une chanson de Paolo Conte trotte dans sa tête : *Via con me*. Ses mains pressentent la douceur de son corps. Il cherche son parfum, il est fou d'elle. Il fredonne les paroles, *it's wonderful, it's wonderful, it's wonderful, I dream of you*. Et il n'entend pas arriver la Vespa jaune.

Brusquement, le visage de la femme qu'il aime se déforme, il en devient presque laid. En se levant, elle renverse sa tasse. Le café coule sur la table, puis tombe sur le sol. En une fraction de seconde, il voit distinctement chaque détail. Juste avant que la Vespa le percute et l'envoie valdinguer. Il retombe lourdement sur les pavés de la ville éternelle.

Il n'a pas mal, pas peur, pas froid. Il ne ressent plus rien. Il n'entend ni le cri du conducteur qui chute, ni le choc de la Vespa qui s'écrase dans un froissement de tôles contre une voiture, ni le hurlement de sa jeune épouse. Il ne sait pas qu'elle se précipite vers lui et qu'elle prend son visage dans ses mains où l'alliance scintille. Il ignore le goût et le parfum de ses larmes. Il a oublié le cadeau d'anniversaire. Les derniers mots de la chanson tournent en boucle dans son cerveau écrasé, irrécupérable, *it's wonderful, I dream of you...*

Puis, le silence se fait, implacable, indifférent à la jolie femme qui sanglote et se retrouve projetée au cœur d'un hiver glacial.



Rome, au bord du Tibre

Je m'appelle Chiara Ferrari, j'ai vingt-cinq ans. Ma famille se compose de quatre personnes, dont deux sont encore vivantes : ma mère, que j'appelle par son prénom, Livia ; mon père, mort bêtement avant ma naissance ; ma grand-mère, *nonna* Ornella, qui a rejoint son fils il y a un an ; et ma marraine Viola qui est l'amie d'enfance de ma mère. On ne rit jamais chez nous, ce serait manquer de respect à l'absent magnifique, mon père qui a pris la poudre d'escampette avant que je pointe le bout de mon nez.

À quoi ça sert, un père ? Je n'ai pas perdu le mien, je ne l'ai jamais trouvé. J'ai grandi à Rome, avec un papa jeune, sportif, drôle, charmant, encadré dans chaque pièce, souriant sur les photos. À chaque rentrée, je lui inventais un nouveau métier pour le questionnaire de l'école : carabinier, pompier, avocat, homme-grenouille, artificier, et même garde suisse au Vatican, ce qui n'avait aucun sens vu qu'ils ne recrutent que des célibataires. Quand il fallait que les parents signent mon carnet, je n'avais que l'élégant paraphe de ma mère. Une année, j'en ai eu assez d'avoir un fantôme pour père. J'ai indiqué sur le questionnaire qu'il m'élevait seul et que Livia était morte, ce qui n'était pas totalement inexact. Ça a fait un scandale, ma mère a été convoquée par la directrice. Moi, j'avais juste voulu rendre à César ce qui était à César et prouver publiquement à mon père combien il comptait pour moi.

Mon meilleur ami m'a sauvée. Alessio est chaleureux et protecteur, élevé par une mère tendre. Lui aussi a perdu son père, ça nous a rapprochés.

Franchement, j'aurais préféré être abandonnée dans un orphelinat. Livia ne m'a jamais câlinée, puisqu'elle ne pouvait plus êtreindre son mari. Elle me tenait la main pour traverser la rue, c'était notre seul contact, et me lâchait aussitôt qu'on atteignait le trottoir d'en face. Elle reculait si quelqu'un voulait l'embrasser, de peur d'être électrocutée. On cohabitait. Elle s'enivrait de grappa avant d'aller se coucher, seule. Le cœur suspendu, vaguement consciente d'être en faute, j'attendais de grandir pour lui échapper et m'*envivrer*.

Livia me reprochait de ne pas être triste de la disparition de mon père. Comment aurais-je pu l'être ? Je ne l'ai connu que mort. « Tu es une mauvaise fille », m'a-t-elle dit un jour où, pour l'anniversaire de papa, j'avais allumé une bougie et lancé gaiement : « *Buon compleanno a te!* » J'y allais de bon cœur, je ne l'avais jamais entendu parler, jamais vu bouger, je ne savais que son rire muet, ses dents blanches sur le papier glacé. Sa mort n'était pas une absence, mais une présence floue et mélancolique. Livia a ajouté : « J'aurais préféré l'avoir, lui, plutôt que t'avoir, toi. » Elle avait raison, c'était logique. Un mari vous emmène en vacances, il gare la voiture, il rentre du travail avec des fleurs ; il est plus utile qu'une petite fille qu'il faut conduire à l'école, chez le

pédiatre ou le dentiste, aider à faire ses devoirs. Au fond, je la comprenais. Moi aussi, j'aurais préféré l'avoir, lui, plutôt qu'elle. Il m'épatait : un type capable de monter jusqu'au paradis, une semaine après son mariage, renversé par une Vespa en traversant la piazza del Popolo, ce n'était pas rien. Un sportif prenant son élan pour bondir vers le ciel, quel exploit ! Il pulvérisait les records, j'avais de quoi être fière.

Être née au pays des familles aimantes et tomber sur une mère qui ne vous touche pas, c'est pire que de ne pas aimer les pâtes ou la sauce tomate, c'est une impardonnable faute de goût. À part les photos de classe, il n'existe aucun cliché de moi enfant, les seuls portraits qui avaient droit de cité chez Livia étaient ceux de son mari. J'étais en trop, c'était comme ça, pas de quoi en faire un plat.

Ce soir, vingt-six ans et un jour après la mort de mon père, on fête les cinquante ans de Livia au bord du Tibre, dans une *osteria* où ma marraine Viola a ses habitudes. L'absent magnifique sera là, invisible, entre les verres et les assiettes, l'entrée et la *torta* avec les cinq bougies plantées dessus, la poire et le fromage.

Pour être précise, l'anniversaire de Livia tombait hier, mais depuis la mort de son jeune mari, elle a décrété que ce jour n'existait plus. Elle l'a rayé du calendrier. À cette date fatidique, on rase les murs, on broie du noir, on se mue en ombres. Le lendemain, la vie reprend ses droits et ses devoirs.

Nous buvons un spritz pour commencer, nous continuons au prosecco. Livia souffle ses bougies, Viola applaudit. Mattia, l'amant de Viola, marié et père de famille, appelle pour présenter ses vœux. Les yeux de ma mère et de ma marraine brillent, elles ont trop bu. Dans un quart d'heure, je pourrai rentrer chez moi avec la conscience tranquille.

Soudain, Viola lève son verre, fixe ma mère comme elle épinglerait un papillon sur une plaque de liège et prononce cette phrase :

– Ça vaut mieux pour tout le monde.

Personne ne comprend à quoi elle fait allusion. Alors Viola enfonce le clou.

– Ça vaut mieux pour tout le monde, c'est ce que tu as décidé il y a vingt-six ans, Livia.

Tu te souviens ?

Ma mère fronce les sourcils. Ses yeux deviennent des missiles.

Viola se tourne vers moi.

– Livia te ment depuis ta naissance. Elle n'est pas la parfaite veuve éplorée que tout le monde plaint. Elle ne sait pas qui est ton père.

Mal à l'aise, je souris bêtement.

– Ne l'écoute pas, Chiara, gronde ma mère.

– Écoute-moi au contraire. Tu es peut-être la fille d'un Français, poursuit Viola, implacable. Livia a décrété à l'époque qu'il valait mieux que ton père soit son mari mort. En vérité, il y a seulement une chance sur deux !

Après avoir lâché sa bombe, ma tendre marraine a un mauvais sourire. Livia se recroqueville sous le choc, je vacille sous l'impact. À la même seconde, nos vies volent en éclats.

Mon père, un Français ? Pétrifiée, je me repasse les paroles de Viola en boucle. Le serveur choisit mal son moment. Il s'approche de notre table et demande si nous voulons une autre bouteille. Personne ne lui répond. Livia foudroie du regard son amie d'enfance. Viola a un rictus méchant, je ne la reconnais plus. Elles se détestent et leur haine est palpable.

– Tu es saoule! crache Livia.

– Tu avais trop bu la nuit où tu as rencontré ce Breton, rétorque Viola. Chiara est soit l'enfant de l'amour, soit l'enfant du limoncello.

– Tu n'as pas honte de dire ça devant elle?

– Et toi, tu n'as pas honte de mentir à ta fille?

– Pourquoi aujourd'hui? demande Livia.

Sa voix s'étrangle. Ce n'est plus ma mère, mais une enfant trahie et blessée. Pour la première fois, elle baisse la garde.

– Pour me venger, répond Viola. Tu as conseillé à Mattia de me quitter. Il me l'a répété et je n'ai pas voulu le croire. Tout à l'heure, quand il a appelé, je t'ai regardée et j'ai compris qu'il disait vrai.

Je retiens ma respiration. Je vais me réveiller de ce cauchemar et retrouver mon père bien au chaud dans son cadre, Livia et Viola complices, Alessio mon confident et ami. Tout le monde à sa place juste et parfaite, rien qui dépasse.

– Mattia ne quittera jamais sa femme, dit lentement Livia.

– Tu es une sorcière, rétorque Viola avec violence. *Strega! Puttana!*

– Il te fait souffrir, il ne te mérite pas. Je ne veux que ton bien. Et toi, tu me crucifies! J'avais confiance en toi! Chiara, je vais t'expliquer...

– Non, dis-je d'un ton sec.

J'assiste avec stupeur à l'affrontement entre ces deux femmes qui m'ont élevée – deux femmes cabossées par la vie.

– Viola ment, assène Livia en m'agrippant le poignet droit. Ne crois pas ce qu'elle dit, ton père était merveilleux, et tu lui ressembles!

Ma mère vient volontairement d'entrer en contact physique avec moi. Elle qui ne m'a pas touchée depuis des années. Son geste est aussi stupéfiant que d'apprendre que mon père mythique n'est peut-être pas mon père biologique.

– Livia ment, renchérit Viola qui attrape mon poignet gauche. J'ai gardé la lettre où elle m'a écrit que ça valait mieux pour tout le monde. Ce Français venait d'une île bretonne. Son nom de famille ressemblait à Éclair.

– Je ne te le pardonnerai jamais, crache Livia.

Elle plante ses yeux dans les miens, pour me convaincre.

– Ton père a eu un accident en traversant la piazza del Popolo, martèle-t-elle. Par ma faute. Parce qu'il me regardait. Je suis responsable de sa mort. Je porte ce poids pour l'éternité.

Elle ferme les yeux, elle ne me voit plus, elle est ailleurs, dans le lieu insupportable où elle se réveille chaque matin.

– Mattia va me quitter à cause de toi, lâche Viola avec hargne. *Ti odio!* Crois-moi, Chiara, tu as une chance sur deux d'avoir un père vivant.

Livia se lève brusquement et quitte l'*osteria* en courant. Je suis trop bouleversée pour la rattraper.

Je regarde ma marraine. Les certitudes de mon existence se fissurent.

[...]

– Qu'est-il arrivé? Le Français l'a violée? dis-je, haussant le ton dans mon désarroi.

À une table voisine, deux prêtres reconnaissables à leurs cols clergyman et aux petites croix sur leurs revers de vestes sursautent devant une montagne de *risotto alla parmigiana*.

– Son mari venait de mourir, elle sombrait, répond Viola. Je l'ai embarquée de force pour un week-end à l'île d'Elbe en Toscane, chez ma cousine. Elle était ravissante, tu sais, elle avait tous les hommes à ses pieds. Ils ne me regardaient jamais, ils n'avaient d'yeux que pour elle...

Je pense à la photo où les deux amies se baladent sur une plage d'Ostia, à l'âge que j'ai aujourd'hui. Livia était ensorcelante, Viola était sympathique. Elles ne jouaient pas dans la même cour.

– Ta mère ne pouvait pas danser, elle était en deuil. Elle était la seule à être vêtue de noir, elle s'est contentée de faire danser les verres de limoncello. La veille, des pêcheurs français qui revenaient du port avaient aidé ma cousine à changer le pneu crevé de sa Panda – elle avait roulé sur un clou dans la campagne –, alors elle les avait invités pour les remercier. L'un d'eux a parlé à ta mère qui s'est effondrée en larmes. J'ai pensé que c'était une bonne chose, qu'elle avait besoin de se laisser aller, d'exprimer son chagrin, au lieu de rester terrée chez elle, comme une morte.

– Il l'a ressuscitée? dis-je, agressive.

– J'ai dansé sans me préoccuper d'elle. Je l'ai retrouvée le lendemain matin, on repartait ensemble pour Rome. Elle ne m'a rien raconté. Elle avait dessoulé, elle se sentait honteuse. La fraîche veuve en deuil qui trahit la mémoire de son époux, tu imagines ce que les gens auraient dit! Quand elle a découvert qu'elle était enceinte, elle n'a confié ses soupçons qu'à moi, pas même au gynécologue. Le Français ressemblait beaucoup à ton père. Tu es née prématurée, le doute persistait, tu pouvais être la fille des deux.

Livia, veuve irréprochable, a fauté après le drame avec un inconnu de passage. Je n'en crois pas mes oreilles.

– Je suis la seule au courant, depuis vingt-six ans, conclut Viola.

– Et tu viens de la dénoncer, dis-je avec dégoût.

– Tu remarqueras que j'ai attendu le décès de ta grand-mère!

Nonna Ornella cherchait dans chacun de mes gestes le souvenir de son fils. Si mon père n'est pas mon père, elle n'est pas ma grand-mère? Pourtant, je l'ai plus aimée que Livia. Je soupire.

– À l'évidence, la vengeance est un plat qui se mange froid. Tu te sens mieux, maintenant?

Viola secoue la tête, elle n'ose plus me regarder en face. Je me lève et me dirige vers la porte. Je me suis rendue à ce dîner pleine de bonne volonté, et voilà que je repars en morceaux, plus orpheline encore. Ma fêlure est devenue un gouffre. Les questions se bousculent dans ma tête. Dans la rue, j'expire à fond pour évacuer le malheur. Quelque chose me taraude, je reviens sur mes pas. Viola est encore à l'intérieur, elle règle l'addition.

– Son nom ressemblait à Éclair, mais de quelle île s'agit-il?



Lorraine Fouchet, *Poste restante à Locmaria*
Roman

384 pages | ISBN 978-2-35087-446-3 | 21 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | www.heloisedormesson.com